

The book thief

by Markus Zusak · Language: FR

Summary by booksummaryai.com — <https://booksummaryai.com/country/fr/the-book-thief-resume>

Summary

En 60 secondes

En 1939, la Mort aperçoit Liesel Meminger pour la première fois lors de l'enterrement de son frère, près d'une voie ferrée, où elle dérobe son premier livre dans la neige. Recueillie par les Hubermanns, rue Himmel, à Molching, elle apprend à lire avec son père adoptif, le tendre Hans, et continue de voler des livres lors des autodafés et à la bibliothèque du maire. La famille cache dans la cave un boxeur juif, Max, qui écrit pour elle des histoires peintes sur les pages de Mein Kampf. Quand Hans offre du pain à un prisonnier affamé lors de la marche vers Dachau, Max doit fuir, et la guerre se resserre jusqu'à ce qu'une bombe emporte la rue Himmel — laissant Liesel, et son propre livre, entre les mains de la Mort.

Pourquoi le lire

C'est une histoire de guerre racontée par le seul narrateur capable de tout voir — et de l'éprouver quand même. La voix de la Mort rend l'horreur étrange et la tendresse insoutenable, et les livres volés par Liesel deviennent la preuve que les mots peuvent être des armes ou un abri. Lisez-le si vous voulez un roman historique qui fait confiance au cœur d'un jeune lecteur, ou si une histoire vous a déjà sauvé.

L'histoire

La fillette, la tombe et le premier vol

La Mort se montre honnête avec vous dès la première page : il a vu des millions de morts, et une fillette le hante. Il voit Liesel Meminger pour la première fois à l'enterrement de son frère, le long d'une voie ferrée, en 1939. Dans la neige, au bord de la fosse, elle vole Le Manuel du fossoyeur, sans savoir en lire un seul mot. Puis elle est confiée au 33 Himmel Street, à Molching, près de Munich, à des parents d'accueil. Rosa Hubermann fait la lessive des familles aisées de la ville et traite Liesel de « Saumensch », une insulte qui devient, d'une certaine façon, de l'amour. Hans Hubermann, peintre en bâtiment qui joue de l'accordéon, est le tendre. Quand les cauchemars sur son frère mort réveillent Liesel nuit après nuit, Hans reste auprès d'elle, et ces heures de minuit deviennent des leçons de lecture dans la cave, ligne après ligne, dans le manuel du fossoyeur. Voisin vit Rudy Steiner, le garçon aux cheveux couleur de citron, qui voue un culte à Jesse Owens au point de se peindre au charbon et de courir des sprints dans un champ. Après que Liesel l'a battu à un match de foot, Rudy demande un baiser. Elle refuse. Il redemandera encore et encore, et la réponse sera toujours refusée. Lors d'un autodafé pour l'anniversaire de

Hitler (20 avril 1940) à Molching, Liesel vole un livre encore fumant, *Le Rétrécisseur d'épaules*, dans les cendres, le cache sous son manteau et s'en brûle la peau. Hans le découvre et lui fait promettre de le garder secret. Hans gifle Liesel après qu'elle a dit qu'elle déteste Hitler, puis lui dit qu'elle peut le dire dans leur maison, mais jamais dehors. Le silence, lui enseigne-t-il, c'est la survie.

Le boxeur dans la cave

Novembre 1940. Max Vandenburg arrive au 33 Himmel Street avec un exemplaire de *Mein Kampf* dans lequel est cachée une clé. C'est un boxeur juif, et Hans doit la vie au père de Max, qui lui a sauvé la sienne pendant la Première Guerre mondiale. Alors les Hubermann cachent Max dans la cave, et chaque jour qu'il y passe, toute la famille joue sa vie. Max et Liesel se lient par les cauchemars. Ils se retrouvent la nuit dans le couloir et se racontent leurs rêves, et Max lui dit : « Souvent, j'aimerais que tout cela soit fini, Liesel, mais puis, d'une certaine façon, tu fais quelque chose comme descendre les marches de la cave avec un bonhomme de neige dans les bras. » Pour Noël, Liesel apporte à Max un bonhomme de neige en ramassant de la neige dans des seaux et en la descendant à la cave. Max tombe dangereusement malade ensuite, et Liesel lui fait la lecture pendant des jours tandis qu'il est inconscient. À son réveil, Max écrit et illustre pour Liesel un livre intitulé *L'Homme qui se dresse*, peint sur des pages recouvertes de *Mein Kampf*. Il raconte sa vie et leur amitié, et se termine par ces mots : « Maintenant je crois que nous sommes amis, cette fille et moi. » Elsa Hermann, la femme du maire, laisse Liesel lire dans sa bibliothèque. Liesel y vole *Le Siffleur* avec l'aide de Rudy, puis vole *Le Porteur de rêves*, en laissant un mot signé « La Passeuse de livres ». Rudy saute dans l'Amper glacée pour récupérer *Le Siffleur* de Liesel après qu'un garçon l'y a jeté. Debout dans l'eau, Rudy demande un baiser. Liesel ne l'accorde pas.

Du pain sur la route de Dachau

La guerre arrive à pied. Hans donne un morceau de pain à un prisonnier juif marchant à travers Molching vers Dachau. Hans et le prisonnier sont tous deux fouettés par un soldat nazi. Cet acte force Max à quitter la cave pour la sécurité de la famille. Rosa donne à Liesel le livre de Max et lui dit qu'il est parti. Liesel hurle sur Rosa, puis court à la cave et arrache des pages d'un livre dans la rage et le chagrin. Il raconte une fable sur une fille dont les mots font pousser un arbre qui vainc la haine. Sa dernière ligne dit : « J'ai haï les mots et je les ai aimés, et j'espère les avoir rendus justes. » Liesel aperçoit Max dans une colonne de Juifs emmenée à travers Molching. Elle se jette dans la foule, récitant des lignes du *Passeur de mots*, et est fouettée par un soldat. Rudy la tire dehors. Rudy dit à Liesel qu'il sait pour Max et pour ses vols de livres. Il dit : « Alors, un baiser, Saumensch ? » Elle refuse toujours, mais ils se tiennent la main. La Mort décrit comment elle porte les âmes du front russe et des chambres à gaz, en disant : « Ils étaient français, ils étaient juifs, et ils étaient vous. » Elle note à quel point elle est occupée et à quel point les humains la hantent.

La bombe, le baiser, le livre

La rue Himmel est bombardée sans avertissement. Hans, Rosa, Rudy et bien d'autres meurent dans leur sommeil. Liesel survit car elle se trouvait à la cave, en train d'écrire son propre livre, *La Voleuse de livres*. Liesel découvre le corps de Rudy dans les décombres. Elle l'embrasse enfin sur les lèvres, mais il est mort. Elle dit : « Je t'aime, Rudy. Allez, réveille-toi. S'il te plaît, Rudy, réveille-toi. » La Mort trouve le livre de Liesel, *La Voleuse de livres*, dans les décombres et l'emporte avec lui. Il dit : « Je suis hanté par les humains. » Liesel survit à la guerre, retrouve Max et s'installe en Australie. Elle meurt vieille femme à Sydney. La Mort lui rend son livre et lui dit qu'il l'a lu maintes fois. Les derniers mots de la Mort à Liesel sont : « Je dois dire que bien que cela m'ait brisé le cœur, j'étais, et je suis toujours, heureux d'avoir été là. » Il note que les humains en valent la peine.

Personnages

- Liesel Meminger: La voleuse de livres elle-même : une fille placée en famille d'accueil qui ne sait pas lire lorsqu'elle vole son premier livre et qui devient écrivaine à la fin. Elle perd son frère, ses parents adoptifs et son meilleur ami, et survit pour le raconter.
- Death: Le narrateur, débordé de travail et d'une tendresse étrange, qui recueille les âmes et garde avec lui le livre d'une jeune fille. Il est hanté par les humains et, à la fin, heureux d'avoir été là.
- Hans Hubermann: Le père adoptif de Liesel, peintre en bâtiments et accordéoniste, qui lui apprend à lire à minuit. Un morceau de pain donné à un prisonnier mourant lui coûte tout.
- Rosa Hubermann: La mère adoptive qui fait la lessive des familles riches et traite Liesel de « Saumensch » — des mots rudes enveloppant un amour farouche. Elle meurt dans son sommeil sous les bombes.
- Rudy Steiner: Le garçon aux cheveux couleur de citron qui se peint le corps comme Jesse Owens et demande à Liesel un baiser pendant des années. Il ne l'obtient qu'une fois mort.
- Max Vandenburg: Le boxeur juif caché dans la cave, qui transforme les pages de *Mein Kampf* en histoires pour Liesel. Il survit aux camps et la retrouve après la guerre.
- Ilsa Hermann: La femme du maire qui laisse la fenêtre de sa bibliothèque ouverte pour la fille qui lui vole ses livres. Le deuil l'a vidée ; la générosité est sa réponse.

Thèmes

Les mots comme armes et comme abri: La langue allemande qui alimente les rassemblements hitlériens donne aussi à Liesel ses leçons de lecture, les fables peintes de Max et son propre livre. Liesel voit les mots fouetter la foule en frénésie lors de l'autodafé, puis se sert du même alphabet pour lire à un mourant dans une cave. Le *Soulève-mots* de Max le dit explicitement : les mots d'une fille font pousser un arbre qui vainc la haine. Le livre ne prétend jamais que le langage soit innocent — il affirme qu'il est décisif. Que les mots détruisent ou sauvent dépend de la bouche et des mains entre lesquels ils finissent.

La bonté comme acte de défiance: Chaque geste de décence dans ce livre est dangereux. Hans gifle Liesel pour avoir dit qu'elle hait Hitler — non parce qu'il désapprouve, mais parce que le dire au-dehors pourrait tous les tuer — puis lui enseigne que leur maison est le seul endroit où la vérité a le droit de vivre. Donner du pain à un prisonnier affamé vaut à Hans une flagellation publique. Lire à Max, lui construire un bonhomme de neige, laisser une fenêtre de la bibliothèque ouverte : chaque petite miséricorde est un risque que quelqu'un choisit quand même de prendre. Le livre montre que le courage sous une tyrannie a rarement des allures héroïques ; il ressemble à du pain, à une fenêtre, à une histoire du soir.

Le point de vue de la Mort: La Mort raconte, et elle n'est pas un monstre — elle est épuisée, distraite par les couleurs, hantée par les humains qu'elle emporte. Elle interrompt le récit pour décrire le front russe et les chambres à gaz, disant : « C'étaient des Français, c'étaient des Juifs, et c'était vous », effaçant la distance entre lecteur et victime. En vous faisant voir la guerre à travers les yeux de celle qui nettoie après, le livre impose une question : si la Mort peut être émue par nous, pourquoi sommes-nous si désinvoltes les uns envers les autres ? Son verdict — les humains valent la peine — est tout l'argument du livre.

L'amour mal exprimé: Rosa appelle Liesel « Saumensch » et le pense comme une marque d'amour. Rudy demande un baiser cent fois et essuie des refus, et ce refus est l'amitié. Max et Liesel échangent leurs cauchemars dans un couloir parce que ni l'un ni l'autre ne dort, et cela devient le lien le plus profond du livre. Liesel hurle sur Rosa la nuit du départ de Max, parce que le chagrin n'a pas de vocabulaire poli. Le livre ne cesse de montrer une affection qui arrive de biais — insultes, refus, gifles, livres volés — car dans un foyer et un pays aussi effrayés, la tendresse directe est un luxe que personne ne peut se payer.

La perte qu'on voit venir: La Mort vous dit très tôt qui va mourir, et cela ne gâche pas l'histoire — cela l'aiguise. Vous savez que la bombe va frapper la rue Himmel, si bien que chaque air d'accordéon, chaque livre volé, chaque main serrée se déroule sous une ombre. Quand Hans, Rosa et Rudy meurent dans leur sommeil, le chagrin tombe comme une dette enfin recouvrée. Le livre soutient que la prescience est ainsi que fonctionne la vie : nous savons tous comment elle finit, et nous aimons quand même. Le baiser de Liesel sur les lèvres de Rudy mort est le prix de cet amour, payé intégralement.

Symboles

- Les livres volés: Chaque vol marque une étape de la vie de Liesel : le manuel du fossoyeur est la mort de son frère, Le Cheminement des épaules (The Shoulder Shrug) sa défiance face au feu, Le Siffleur et Le Porteur de rêves l'amitié et la fuite. Les livres ne sont pas des objets mais des actes — arrachés aux cendres, à une rivière, à une fenêtre ouverte — montrant que ce qu'on saisit dans le deuil façonne ce qu'on devient.

- Mein Kampf, repeint: Max blanchit les mots de Hitler et peint par-dessus ses propres histoires — L'Homme qui se dresse devant toi, La Façonneuse de mots. Le livre le plus dangereux d'Allemagne devient la matière première de l'amitié et de la fable. C'est le thème rendu tangible :

les mots peuvent être grattés et réécrits, et les pages de la haine peuvent porter l'amour si quelqu'un a le courage de peindre.

- L'accordéon: L'accordéon de Hans est sa douceur rendue audible, joué pour Liesel dans la nuit quand les cauchemars viennent. Il appartient à l'homme qui lui apprend que le silence peut être une survie, et il meurt avec lui sous les bombes — le son de la gentillesse interrompu au milieu du chant.

- Le bonhomme de neige: Construit avec de la neige apportée par seaux dans une cave, il est la manière pour Liesel d'offrir l'hiver à un homme à qui le ciel est interdit. Il manque aussi de tuer Max, et c'est là sa vérité : dans ce livre, les cadeaux sont des actes d'amour qui ont un coût réel, et les plus doux peuvent être les plus dangereux.

- La rivière Amper: Froide, locale, ordinaire — et le lieu où Rudy plonge pour un livre volé et reste là, grelottant, à demander un baiser. Elle garde les petites joies du livre avant que la guerre ne les avale, et son froid est une répétition générale de toute la chaleur que l'histoire va retirer.

La fin expliquée

La fin fait deux choses à la fois : elle brise le cœur et refuse de laisser le désespoir l'emporter. Liesel survit précisément parce qu'elle écrivait — son livre la retient dans la cave quand la bombe emporte tous ceux qu'elle aime, ce qui se lit soit comme une ironie cruelle, soit comme la thèse centrale du livre : les histoires sauvent littéralement des vies. Le baiser qu'elle donne enfin à Rudy, sur ses lèvres mortes, est dévastateur précisément parce que le refus était leur langage d'amour ; obtenir ce qu'on veut trop tard est la plaisanterie la plus cruelle du livre. Certains lecteurs voient dans la narration de la Mort un réconfort, d'autres une esquivé — son verdict selon lequel « les humains valent la peine qu'on leur donne » se mérite-t-il après les chambres à gaz ? Le livre semble connaître cette objection et y répond par la longue vie de Liesel : retrouvailles avec Max, vieillesse à Sydney, un livre que la Mort avoue avoir lu maintes fois. Survivre n'est pas une fin heureuse ; c'est un témoignage. L'histoire touche parce qu'elle est racontée par le seul témoin qui ne part jamais.

Les meilleures citations

- "Maintenant je crois que nous sommes amis, cette fille et moi." - Max Vandenburg, dans Le Porteur de parole

- "J'ai détesté les mots et je les ai aimés, et j'espère que je les ai bien employés." - Max Vandenburg, dans La Façonneuse de mots

- "Ils étaient français, ils étaient juifs, et ils étaient vous." - La Mort

- "Je dois dire que bien que cela m'ait brisé le cœur, j'étais, et je suis toujours, content d'avoir été là." - La Mort

Limites

Le procédé qui a rendu le livre célèbre peut aussi le peser : les interruptions et annonces de la Mort atténuent parfois les coups avant qu'ils ne tombent, troquant le suspense contre le sentiment. La méchanceté reste pour l'essentiel hors champ — Hitler est une présence, rarement un personnage — si bien que la machine de la persécution peut sembler plus subie que choisie. Certains lecteurs trouvent la sentimentalité de la fin en décalage avec la brutalité qui la précède, et la survie quasi miraculeuse de Max demande un lecteur de bonne volonté. La chaleur du regard d'enfant est la force du livre et sa limite : il rend l'Allemagne nazie plus supportable, et moins étrangère, qu'elle ne devrait peut-être l'être.

En une phrase

Une fille qui vole des livres dans l'Allemagne nazie apprend à la Mort elle-même que les humains valent la peine qu'on leur donne.

Pour qui

Tous ceux qui veulent un roman historique avec des dents et du cœur — en particulier les lecteurs qui ont aimé *Le Garçon au pyjama rayé* ou *L'Étoile d'Érika* mais qui cherchent quelque chose de plus sombre et de plus étrange. Et aussi tous ceux qu'une histoire a déjà maintenus en vie.